

Mon père prononça alors à voix basse quelques paroles que je n'entendis pas, pour défendre sans doute le quel-qu'un que M. le curé attaquait si vivement. Ce dernier alors recommença de plus belle :

« De l'ordre, de l'ordre, répétait-il sur tous les tons; pour l'amour de Dieu! de l'ordre... de l'exactitude. »

Et comme ils avaient repris leur promenade un moment interrompue, je recueillais des lambeaux de phrases comme ceux-ci :

« Une meilleure entente du devoir... La famille avant tout... Voilà un médecin habile; on l'appelle de tous les côtés, et il trouve moyen d'avoir continuellement les huissiers à sa porte... Voilà un homme plein de bonté, de cœur et de probité; il fait mourir sa femme à petit feu... et ce petit garçon, qui devrait être au collège, et qui vagabonde toute la journée dans la poussière des routes avec les gardeurs de vaches et de dindons! Il y a quelque chose à faire cependant! »

A quelque temps de là, ma pauvre mère mourut. J'étais trop jeune pour comprendre l'étendue de mon malheur. Je pleurai beaucoup, cependant, lorsqu'on me dit que je ne la verrais plus. Puis je fus bientôt distrait par les allées et venues des parents et des amis qui arrivaient pour assister à l'enterrement. Quand ils furent réunis, ils se tinrent en pleurs dans la salle d'en bas. Puis ils commencèrent à causer entre eux à voix basse. C'étaient des éloges sans fin de la pauvre morte, de son dévouement, de ses chagrins, de sa douce résignation. J'écoutais avec avidité. Quelqu'un dit : « Il y a ici certaines oreilles », et l'on parla plus bas; néanmoins, d'un bout de la salle j'entendais très-bien ce que l'on chuchotait à l'autre bout. On parlait de quelqu'un qui était bien coupable avec toute sa bonté. « Oni, dit un grand monsieur sec, c'est un cœur d'or, mais il y a là quelque chose. » Et en disant cela, il se touchait le front du bout du doigt.

Genillé n'ayant pas alors d'école communale, ma mère, jusque-là, avait été ma seule institutrice. Comme, depuis quelques années, elle n'avait pas de domestique par économie, elle avait tant d'occupations que mes leçons étaient rares et courtes. Quand elle fut morte, je n'eus plus personne pour me surveiller, et je vagabondai par monts et par vaux, depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil.

Mon père, si gai auparavant, était devenu sombre et taciturne; ses cheveux étaient devenus tout blancs aux tempes, son dos se voûtait. Deux ans après la mort de ma mère, il alla la rejoindre au cimetière pour dormir à côté d'elle, sous le même tertre de gazon.

La suite à la prochaine livraison.

IGNORANCE.

L'ignorance est la nuit de l'esprit, nuit sans lune et sans étoiles.

CICÉRON.

LES BALLONS DU SIÈGE DE PARIS.

Transportons-nous au 19 septembre 1870 : Paris est cerné par les innombrables légions allemandes; la voiture postale qui, la veille encore, a pu emporter de la capitale un ballot de dépêches, vient d'être forcée de rebrousser chemin, arrêtée par le « Qui vive? » ennemi. La grande métropole est fermée pour la France, pour le monde entier. Deux millions d'êtres humains vont être tenus au secret, enserrés dans un cordon de baïonnettes.

Cependant le silence de Paris, c'est la mort de la France; la ville assiégée est irrévocablement perdue si elle ne peut pas faire entendre sa voix au dehors; il faut à tout prix qu'elle sache éviter la torture de l'investissement

moral, qu'elle se mette en communication avec les armées de province.

Les routes de terre sont obstruées, les routes fluviales sont barrées, l'air reste seul ouvert aux assiégés : Paris va se rappeler que les ballons sont une des gloires du génie scientifique de la France; il va être donné à la grande découverte des Montgolfier de venir en aide à la patrie en danger. C'est cette merveilleuse histoire de la poste aérienne que nous voulons retracer.

PREMIERS DÉPARTS AÉRIENS.

Le 23 septembre 1870, la place Saint-Pierre, à Montmartre, offrait un aspect des plus bizarres. Le ballon *le Neptune*, que M. Nadar avait gonflé depuis quelques jours, assisté de M. J. Duruof, propriétaire de l'aérostat, allait s'élever dans l'espace, pour faire passer au-dessus des lignes ennemies les dépêches officielles et les lettres du public. A huit heures du matin, le directeur des postes, quelques délégués du gouvernement de la défense nationale, sont présents et attendent avec anxiété le résultat de cette grande expérience.

M. J. Duruof monte seul dans la nacelle; M. Nadar donne le signal du départ... L'aérostat s'élève majestueusement, emportant dans le panier d'osier 125 kilogrammes de dépêches. L'émotion de tous est indicible, les cœurs palpitent, les bras se lèvent vers le ciel, et mille vœux suivent au milieu des nuages le hardi aéronaute qui vient d'ouvrir la voie des airs aux ballons du siège de Paris (!).

Le surlendemain, 25 septembre, le ballon *la Ville-de-Florence*, appartenant à M. Eugène Godard, part à onze heures du matin du boulevard d'Italie. Deux voyageurs s'élèvent dans les airs, M. G. Mangin, aéronaute, et M. Lutz, passager; ils emportent avec eux 300 kilogrammes de dépêches et trois pigeons voyageurs de la société colombo-phile *l'Espérance*.

Le soir même les pigeons sont rentrés à Paris, et le directeur des postes reçoit une dépêche écrite par l'aéronaute parti le matin : il apprend que le ballon a pu atterrir à Vernouillet, dans le département de Seine-et-Oise.

Le 29 septembre, M. Louis Godard s'élève de l'usine à gaz de la Villette, avec M. Courtin; il a attaché l'un à l'autre deux aérostats de petite dimension, qui traversent Paris, passent au-dessus de Montmartre et touchent terre à trois kilomètres de Mantes.

Le 30 septembre, M. Gaston Tissandier part seul de l'usine de Vaugirard, dans le petit aérostat *le Céleste*, appartenant à M. Henri Giffard. L'aérostat, à neuf heures, se dirige vers l'ouest, à 1 800 mètres de hauteur, et passe juste au-dessus de Versailles; plus loin, il est salué par une vive fusillade, et arrive enfin aux environs de Dreux, où il jette l'ancre à onze heures du matin.

Ces quatre premiers voyages, exécutés tout au commencement du siège de Paris avec un succès complet malgré les défauts du matériel, ont véritablement contribué à fonder le service de la poste aérienne. L'apparition de ces premiers ballons en province a excité partout l'enthousiasme; en moins de huit jours, des centaines de mille de familles ont pu recevoir ainsi par la voie de l'air les missives des assiégés.

Quand un ballon messager atterrissait dans une localité, c'est à qui lui viendrait en aide; les habitants, les braves villageois, se précipitaient en foule vers l'aérostat; mille bras se présentaient pour tirer les cordes traînantes et arrêter la marche du navire aérien échoué sur un sol ami.

S'agissait-il de déjouer la vigilance prussienne quand l'aéronaute descendait du ciel dans un pays occupé par

(1) M. J. Duruof est descendu heureusement, à onze heures du matin, à Craconville, près d'Évreux.